CHAPITRE VII

DEPUIS L'ÉLECTION DE GODEFROY JUSQU'A LA BATAILLE D'ASCALON
(1099)

Le partage du butin n'avait amené aucun désordre; d'après des conventions arrêtées avant le dernier assaut, chaque guerrier devait rester possesseur de la maison ou de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier; une croix, un bouclier ou tout autre signe placé sur une porte, était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Les sanctuaires de Jésus-Christ, les orphelins et les pauvres eurent leur part des trésors enlevés à l'ennemi. Les immenses richesses trouvées dans la mosquée d'Omar étaient devenues le partage de Tancrède.

Dans l'espace de quelques jours, Jérusalem avait changé d'habitants, de lois, de religion. Les Latins songèrent d'abord à nommer un roi pour conserver et maintenir leur conquête. Le conseil des princes s'assembla. Parmi les chefs appelés à régner sur Jérusalem, on distinguait Godefroy, Robert de Flandre, Robert de Normandie, Raymond de Toulouse et Tancrède. Robert de Flandre soupirait après son retour en Europe, et se contentait du titre de fils de Saint-Georges, qu'il avait obtenu par ses exploits dans la guerre sainte. Le duc de Normandie avait toujours montré plus de bravoure que d'ambition. Quant à Tancrède, il ne recherchait que la gloire des armes, et mettait le titre de chevalier beaucoup au-dessus de celui de roi. Res-

taient Godefroy et Raymond de Toulouse. Celui-ci, connu par son ambition et son opiniâtre fierté, n'avait pu gagner la confiance et l'amour des pèlerins. Les chances de la royauté semblaient devoir se porter sur le duc de Lorraine. Il fut décidé que le choix serait fait par un conseil composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. Ce conseil, après avoir étudié avec un grand soin l'opinion de l'armée sur chacun des chefs, après avoir même interrogé les familiers et les serviteurs des prétendants à la couronne, proclama le nom de Godefroy. L'élection du duc de Lorraine fut accueillie avec de vives acclamations. Godefroy refusa le diadème et les marques de la royauté, disant qu'il n'accepterait jamais une couronne dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il se contenta du titre modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre.

Un chef venait d'être donné au nouveau royaume; il fallait aussi un chef à l'Église de Jérusalem. L'intrigue et l'adresse prirent la place du mérite et de la piété dans la plupart des nominations aux évêchés des villes soumises à la domination latine. Ce clergé voyageur, en perdant le pontife Adhémar, avait perdu son guide intelligent, son réformateur pieux; il était tombé dans la corruption : il offrait peu d'hommes recommandables par leurs vertus ou leurs lumières. Arnould, chapelain du duc de Normandie, qui fut nommé patriarche de Jérusalem, n'était pas de mœurs irréprochables. Son premier acte, dans cette fonction sainte, fut de réclamer les richesses enlevées par Tancrède dans la mosquée d'Omar, comme appartenant à l'église du Saint-Sépulcre; il ne put obtenir que sept cent marcs d'argent prélevés sur les trésors de la mosquée.

Le bruit de la conquête de Jérusalem avait retenti dans tout l'Orient. Les chrétiens de la Syrie, de la Cilicie, de la Mésopotamie, de la Cappadoce, venaient en foule à Jérusalem, les uns pour y fixer leur demeure, les autres pour visiter les saints lieux. La joie régnait parmi les disciples de l'Évangile; mais le désespoir était grand au Caire, à Damas, à Bagdad. Les imans et les poètes pleuraient le sort des musulmans de Jérusalem. « Il ne reste plus d'autre asile à nos frères, naguère maîtres de la Syrie, disait la muse de l'islamisme, que le dos de leurs chameaux et les entrailles des vautours. » Les musulmans des bords du Tigre et ceux de Damas se réunirent à une grande armée égyptienne accourue pour attaquer les nouveaux maîtres de la Palestine. Un message annonce à Godefroy qu'une innombrable troupe

ennemie avait déjà franchi le territoire de Gaza, et qu'elle pouvait arriver en trois jours aux portes de Jérusalem. Les guerriers de la croix décidèrent qu'ils iraient livrer bataille.

C'est à Ramla que se rassemblèrent les croisés. Ils s'avancèrent vers le côté méridional, ayant à gauche les montagnes de la Judée, à leur droite les bancs de sable amoncelés sur les rivages de la mer; ils traversèrent ainsi les terres d'Ibelim, l'ancienne Geth, d'Ekron et d'Azot. Des prisonniers apprirent aux croisés que l'armée musulmane était campée dans la plaine d'Ascalon; les chrétiens en étaient éloignés par la distance d'une heure seulement. Le 14 août, au lever du jour, les hérauts annoncent qu'on va combattre; le patriarche de Jérusalem montre dans les rangs le bois de la vraie croix que les Latins, vainqueurs de la ville sainte, avaient regardé comme la part la plus précieuse des dépouilles. Bientôt les croisés arrivent en face de l'ennemi, dans la plaine d'Ascalon, bornée à l'est par des collines, à l'ouest par un plateau qui domine la mer, au sud-ouest par d'énormes bancs de sable. La ville d'Ascalon était bâtie sur le plateau occidental. L'armée égyptienne s'était rangée au pied des collines de sable, au sud-ouest de la plaine.

Godefroy, Raymond de Toulouse, Tancrède et les deux Robert occupèrent chacun le poste qui devait le mieux favoriser une grande attaque. Les combattants chrétiens se trouvaient à peine au nombre de vingt mille; l'armée musulmane comptait trois cent mille hommes sous ses drapeaux. De plus, une flotte égyptienne couvrait la mer. Toutefois les ennemis de la croix n'aperçurent point sans épouvante cette troupe qui était hardiment venue au-devant d'eux. Le trouble était déjà répandu dans les légions égyptiennes quand les premiers javelots des Latins sifflèrent à travers leurs rangs. Aussi la bataille ne fut pas longue. Au premier choc des princes de la croix, l'armée musulmane fléchit et fut mise en désordre. Des tourbillons de poussière sur le chmin de Gaza marquèrent la fuite de l'ennemi. Mais la fuite ne sauva point tous les musulmans. Ceux qui avaient couru vers le rivage de la mer pour gagner la flotte égyptienne périrent, pour la plupart, sous le glaive et dans les flots. Divers corps musulmans avaient voulu se rallier; Godefroy enfonça leurs rangs; le glaive latin fit, dans ce nouveau combat, un carnage horrible; il moissonnait les musulmans, disent les chroniques, comme les épis des sillons ou l'herbe des prés. Les dépouilles restées sur le champ de bataille enrichirent les chrétiens victorieux. Ils n'avaient point apporté de vivres,

et trouvèrent l'abondance dans le camp de l'ennemi. Une querelle entre Godefroy et Raymond de Toulouse, qui voulait prendre pour lui Ascalon, empêcha l'armée d'ajouter dès ce moment la conquête de cette place au nouveau royaume de Jérusalem.

Au retour d'Ascalon, Raymond de Toulouse, qui marchait en tête de l'armée chrétienne, avait attaqué avec sa troupe la cité d'Arsur, située sur le bord de la mer, à quelques heures au nord de Ramla; Arsur opposa une vive résistance, et Raymond renonça à poursuivre le siège. En abandonnant la place, il avait fait dire à la garnison de ne pas s'effrayer des attaques du roi de Jérusalem. Peu de temps après, Godefroy parut sous les murs d'Arsur; les habitants étaient déterminés à se défendre. En apprenant que cette résistance était le fruit des conseils de Raymond, le roi de Jérusalem, indigné, voulut se venger par les armes; Tancrède et les deux Robert réconcilièrent les deux princes, qui s'embrassèrent en présence de leurs soldats. L'armée chrétienne reprit le chemin de Jérusalem : elle fut reçue dans la ville sainte au bruit des acclamations joyeuses et des cantiques sacrés. Le grand étendard et l'épée du chef de l'armée égyptienne, ramassés sur le champ de bataille d'Ascalon, furent suspendus aux colonnes de l'église du Saint-Sépulcre.

Après cette bataille, qui de nouveau venait de répandre au loin la terreur des armes chrétiennes, et qui donnait à Jérusalem des jours de sécurité, la plupart des princes et des chevaliers songèrent à reprendre le chemin d'Europe. Ceux qui restaient se recommandaient à la mémoire de leurs compagnons prêts à partir; ils leur demandaient d'intéresser la chrétienté au salut et à la gloire de Jérusalem. On imagine sans peine la tristesse, les larmes qui accompagnèrent les adieux des pèlerins. Godefroy demeura roi de la ville sainte, ayant pour tout appui Tancrède et trois cents chevaliers. Raymond de Toulouse, résolu à terminer ses jours en Orient, reçut de l'empereur de Constantinople la principauté de Laodicée. Pierre l'Ermite, revenu en France, acheva sa vie dans un monastère qu'il avait lui-même fondé. Eustache, frère de Godefroy, Robert de Flandre, Robert de Normandie, rentrèrent dans leur patrie, et sans doute les glorieux et mélancoliques souvenirs de la croisade vinrent plus d'une fois charmer leurs derniers jours.